

Institut Romand de Pastorale

# Cahiers de l'IRP

N° 33

Avril 1999

## Identité théologique des pasteur(e)s ? Un débat

**Avant-propos.**

***Henry Mottu***

**Le pasteur, un théologien.**

**L'exercice de la théologie comme  
principe unificateur du ministère.**

***Didier Halter***

**Débat sur l'article de Didier Halter,  
avec Lytta Basset, Klauspeter Blaser,  
Pierre-Luigi Dubied, Félix Moser et Henry Mottu.**

L'Institut Romand de Pastorale pilote la collection «Pratiques» des éditions Labor et Fides, à Genève. Il a été le maître d'œuvre d'autres ouvrages. Il collabore étroitement à la mise au point des manuscrits ou des traductions, et veille parfois jusqu'à leur mise en page.

Liste des titres parus:

**Aux éditions Labor et Fides, Genève :**

1. Pierre GISEL (éd.), *Pratique et théologie. Hommage à Claude BRIDEL.*
2. Hans VAN DER GEEST, *Entretiens en tête à tête.*
3. Pierre-Luigi DUBIED, *Le pasteur: un interprète.*
4. Fred B. CRADDOCK, *Prêcher* (épuisé).
5. Walter HOLLENWEGER, *Expérience de l'Esprit. Jalons pour une théologie interculturelle.*
6. Bernard REYMOND, *Entre la grâce et la loi. Introduction au droit ecclésial protestant.*
7. Laurent GAGNEBIN, *Le culte à chœur ouvert. Introduction à la liturgie du culte réformé.*
8. Dietrich BONHOEFFER, *La Parole de la Prédication. Cours d'homilétique à Finkenwalde* (épuisé).
9. Pierre-Luigi DUBIED, *Apprendre Dieu à l'adolescence.*
10. Maurice BAUMANN, *Jésus à quinze ans. Didactique du catéchisme des adolescents.*
11. Matthias PREISWERK, *Apprendre la libération. Exemples d'éducation populaire en Bolivie.*
12. Félix MOSER, *Les croyants non pratiquants.*
13. Gerd THEISSEN (et alii), *Le défi homilétique. L'exégèse au service de la prédication.*
14. Bernard REYMOND, *L'architecture religieuse des protestants. Histoire, caractéristiques, problèmes actuels.*
15. Ermanno GENRE, *La relation d'aide. Une pratique communautaire.*
16. Pierre BÜHLER et Carmen BURKHALTER (éd.), *Qu'est-ce qu'un pasteur?*
17. Henry MOTTU, *Le geste prophétique. pour une pratique protestante des sacrements*
18. Bernard REYMOND, *De vive voix. Oraliture et prédication.*

**À paraître:**

19. Kathy BLACK, *Évangile et handicap. Une prédication pour restaurer la vie.*

**Aux éditions Beauchesne, Paris :**

Bernard REYMOND et Jean-Michel SORDET (éd.), *La théologie pratique. Statut, méthodes, perspectives d'avenir.*

## AVANT-PROPOS

Le métier pastoral connaît aujourd'hui une crise qui, à certains égards, paraît plus profonde que naguère. Sur le terrain tout d'abord, les pasteurs surchargés doivent répondre à des demandes si diverses qu'ils en tirent l'impression d'un grand éparpillement personnel. Faut-il être en priorité animateur, manager, «écoutant», ou faut-il être avant tout théologien ou théologienne? Où trouver l'unité interne de cet étrange métier? La question est posée depuis longtemps par les sociologues de la religion qui ont réfléchi à cette «crise identitaire du pastorat contemporain». Le mérite de l'article de Didier Halter est de reprendre cette question à nouveaux frais. L'auteur, pasteur et assistant de théologie pratique à Genève, estime non sans raison que le pastorat aujourd'hui ne retrouvera sa force et sa crédibilité qu'en se concentrant sur la seule tâche nécessaire: l'exercice inventif et créateur de la théologie.

La question est certes de savoir ce que Didier Halter entend exactement par théologie. S'agit-il de l'exégèse préparant à la prédication? De théologie systématique? Ou d'une théologie à proprement parler pastorale? Il y a là un ensemble de questions qui préoccupe au premier chef les enseignants en théologie pratique de Suisse romande. C'est pourquoi nous avons jugé utile, pour rendre justice à cette importante contribution, de faire suivre sa publication d'un débat dont on lira la teneur dans ce cahier. Nous espérons ainsi rendre cette livraison plus instructive et vivante.

On lira dans l'encadré de la page suivante le contenu et les dates des prochaines activités de l'IRP. On constatera qu'un effort spécial est fait en vue de l'encouragement de nos doctorants et diplômants, tâche qui me tient très à cœur. Je me permets d'attirer spécialement votre attention sur le colloque que nous allons organiser à Crêt-Bérard du 16 au 18 juin 2000, dont le sujet sera : *Les états généraux du culte protestant*. Vos suggestions sont les bienvenues!

Henry MOTTU, directeur de l'IRP

### **Colloques locaux:**

- **Mercredi 26 mai 1999**, de 9h15 à 12h00, à la salle B001B, Uni Bastions, à Genève:

*La réception du catéchisme protestant: Dieu s'approche, paru récemment chez Labor et Fides et aux Presses Bibliques Universitaires.*

- **Lundi 21 mai 1999** (à confirmer), dans un lieu à déterminer:  
*Entretien avec Kathy Black, auteure de A Healing Homiletic (trad. en français sous le titre Évangile et handicap. Une prédication pour restaurer la vie, Genève, Labor et Fides, 1999).*

### **Colloques diplômants/doctorants en théologie pratique de Suisse romande:**

- **Jeudi 10 juin 1999**, de 9h15 à 12h00, dans les locaux de l'IRP, BFSH 2, salle 5018, à Lausanne.

### **Colloques internationaux:**

- **Vendredi 16 à dimanche 18 juin 1999**, à Crêt-Bérard:  
*États généraux du culte protestant (en préparation).*

## LE PASTEUR, UN THÉOLOGIEN L'EXERCICE DE LA THÉOLOGIE COMME PRINCIPE UNIFICATEUR DU MINISTÈRE\*

Par Didier HALTER, pasteur, SFT,  
assistant à la Faculté Autonome  
de Théologie Protestante de Genève

*«Dis-moi simplement, je t'en prie, en quoi je me trompe,  
et pourquoi un pasteur doit également toujours être un théologien».*

Maria Von Weydemeyer à Dietrich Bonhoeffer  
Lettre du 7 mars 1944<sup>1</sup>

La question de l'identité pastorale n'est certes pas neuve, elle reste pourtant toujours d'actualité<sup>2</sup>. Abordée sous bien des angles, tant théologiques, que sociologiques, historiques ou psychologiques, elle continue à se poser aux Églises protestantes<sup>3</sup>. Cette actualité s'enracine aussi dans une problématique plus large et amplement développée dans nos sociétés occidentales: celle de l'identité, qu'elle soit collective ou individuelle.

---

\* Cet article reprend un exposé prononcé lors des journées théologiques organisées par la Compagnie des pasteurs et des diacres de l'Église Nationale Protestante de Genève en janvier 1998. Toute cette réflexion sur le pasteur fait l'objet d'une thèse de doctorat actuellement en cours. Elle est donc par définition une réflexion inaboutie.

<sup>1</sup> In: *Lettres de fiançailles*, Genève, Labor et Fides, 1998, p. 201.

<sup>2</sup> Parmi les récentes publications en français, cf. Jean-Marc CHAPPUIS, *La figure du pasteur. Composantes théologiques et dimensions culturelles*, Genève, Labor et Fides, 1985; Jean-Paul WILLAIME, *Profession: pasteur*, Genève, Labor et Fides, 1986; Pierre-Luigi DUBIED, *Le pasteur: un interprète*, Genève, Labor et Fides, 1990; Bernard HORT, *Rêver l'Église*, Genève, Labor et Fides, 1992; Pierre BÜHLER & Carmen BURKHALTER (éd.), *Qu'est-ce qu'un pasteur?*, Genève, Labor et Fides, 1997.

<sup>3</sup> Sans compter les débats, parfois polémiques, qu'elle soulève dans l'Église catholique romaine. Cf. Bernard SESBOUÉ, *N'ayez pas peur!*, Paris, DDB, 1996.

Tout en n'ignorant pas ce contexte large, mon but ici est de réfléchir à ce qui constitue la spécificité du ministère de pasteur, tel qu'il est exercé dans les Églises issues de la Réforme en Europe occidentale<sup>4</sup>. Spécificité par rapport aux ministères tels qu'ils peuvent être exercés dans d'autres Églises. Spécificité par rapport aux autres ministères des Églises protestantes: diacres, catéchètes, anciens, docteurs. Spécificité par rapport aux modèles traditionnels de l'exercice du pastoralat. Spécificité enfin par rapport aux autres professions généralement considérées comme proches du pastoralat<sup>5</sup>. C'est à partir d'une recherche sur cette spécificité que j'entends exposer ce qui constitue l'unité du ministère pastoral.

Avant de livrer au lecteur ce qui constitue ma thèse principale, je lui dois l'importante précision suivante. Ma réflexion n'est pas une tentative nostalgique pour restaurer l'hégémonie du pastoralat sur toute autre forme de ministères dans l'Église, ni une tentative pour réduire, une fois de plus, le ministère de l'Église à celui de pasteur. Pastoralat, diaconat et autres ministères, bénévoles ou professionnels, sont ensemble les composantes concrètes du ministère de l'Église: annoncer la Parole de Dieu (est-il besoin de préciser en paroles et en actes ?) et célébrer les sacrements.

La thèse de cet article est la suivante: l'unité du ministère pastoral est donnée par l'exercice de la théologie. En voici le corollaire: l'unité de la théologie est donnée par l'exercice du ministère de l'Église. Si j'ai la conviction que c'est principalement par ses pasteurs que l'Église exerce sa fonction théologique, cette fonction ne saurait être réduite aux ministères de ces derniers.

Pour étayer cette thèse, je vais dans un premier temps analyser brièvement la crise d'identité qui touche aujourd'hui le pastoralat. Cette analyse s'appuie pour une bonne part sur des travaux antérieurs, tant de sociologues que de théologiens, mais aussi sur ma propre expérience du ministère pastoral et sur mon engagement dans la Commission des

---

<sup>4</sup> Je n'ignore pas que de nombreuses femmes exercent actuellement le pastoralat. Si à Genève le terme «pasteure» est aujourd'hui d'usage courant, il ne semble pas encore faire l'unanimité dans le monde protestant francophone. Je renonce donc à l'employer ici et prie le lecteur, et surtout la lectrice, de croire que l'utilisation du terme «pasteur» dans le présent article n'est pas l'indice d'une quelconque exclusion.

<sup>5</sup> Je pense ici à des professions comme médecin, enseignant, assistant social, animateur socioculturel, psychothérapeute, etc.

Ministères de l'Église Nationale Protestante de Genève. Dans un deuxième temps, je préciserai ce que j'entends par exercice de la théologie. Puis, j'en exposerai les conséquences pour l'exercice du pastorat, avant de conclure brièvement.

## 1. ANALYSE DE LA CRISE IDENTITAIRE DU PASTORAT CONTEMPORAIN.

Affirmer que le pasteur est un théologien, c'est enraciner ce ministère dans une perspective historique. En effet, il est tout à fait possible de caractériser la Réforme comme un mouvement ayant eu pour objectif, plus ou moins conscient il est vrai, de mettre la réflexion théologique sur la place publique. Cette réflexion était jusque là plus ou moins confinée dans les cercles monastiques ou universitaires, elle ne concernait guère le commun des fidèles. Les tenants de la Réforme ont fait un formidable effort pour rendre les croyants capables de penser par eux-mêmes ce qui constitue leur foi. Certes, les réformateurs situaient tous leurs efforts dans le cadre d'un rapport à la Vérité qui n'est plus le nôtre. Ce rapport peut nous paraître trop univoque, voire exclusiviste, et faire courir le risque, pas toujours évité dans l'histoire du protestantisme, de l'intégrisme. Mais tous les efforts pédagogiques de la Réforme (catéchisme, confession de foi, création d'écoles et d'universités, traduction biblique, rédaction de traités destinés au plus grand nombre) prouvent qu'elle ne cherchait pas tant à imposer un corps de doctrine, qu'à permettre au plus humble d'accéder par lui-même à la vérité évangélique. La théologie qu'ont mise en place les réformateurs a donc été conçue et vécue au service des fidèles. La théologie ne se conçoit pas pour satisfaire l'ego des théologiens. De plus, en supprimant – ou tout au moins en relativisant – le magistère hiérarchique, les Réformateurs assignaient à la théologie une fonction normative au cœur même de la vie ecclésiale. La théologie tient dans la vie ecclésiale protestante la place du magistère dans la vie ecclésiale catholique romaine.

Ainsi donc, le pasteur assume, dans ce dispositif mis en place par les Réformateurs, un rôle fondamental d'agent théologique. C'est pourquoi, il doit s'assujettir à une rigoureuse formation intellectuelle et théologique. Les clercs protestants sont censés être des théologiens de par leur formation même. Tous les pasteurs d'Europe vont disposer d'études de théologie comme formation de base. Certes, tout ceci ne préjuge pas des

résultats de cette formation, mais rappelle simplement une volonté qui persiste jusqu'à aujourd'hui. Ainsi, en exigeant de ses clercs une formation théologique approfondie, l'ecclésiologie protestante classique exprime une conviction. Le pasteur est un théologien qui exerce son art dans le cadre d'une communauté particulière et pour l'ensemble des fidèles. Pour cette ecclésiologie, la spécificité du ministère pastoral, et donc son unité, est donnée par l'exercice de la théologie<sup>6</sup>.

Par delà ce rappel historique, l'affirmation «le pasteur est un théologien» résulte aussi d'un constat sociologique. En effet, même si le pasteur refuse cette identité de théologien, la simple mention de son titre professionnel donne à chacun de ses actes ou de ses abstentions une portée théologique. En effet, l'attente à l'égard du pasteur d'une parole sur la foi est toujours présente. Cette attente s'exprime plus particulièrement de nos jours lors des entretiens de préparation aux actes pastoraux, aux services funèbres notamment. Elle est si forte et tellement permanente que, même en cas de refus de sa part, le pasteur fait de la théologie comme monsieur Jourdain faisait de la prose. Sans doute vaut-il mieux alors qu'il en fasse consciemment. Car le pasteur reste, qu'il le veuille ou non, une figure théologique au sens où sa présence ou son absence, ses gestes ou son immobilité, sa parole ou son silence, sont perçus par nos contemporains comme autant de messages à dimension théologique. Le pasteur reste «un opérateur symbolique qui médiatise le rapport des individus à Dieu (ou à la question de Dieu) tant par sa parole que par le rite»<sup>7</sup>. Voilà pourquoi il arrive parfois qu'un geste ou une parole du pasteur choque. Car la personne du pasteur n'est pas seule en jeu dans telle attitude ou telle parole, mais celle de Dieu lui même, ou tout au moins son image. Quand la parole ou le geste du pasteur renvoie (que ce soit volontaire, explicite, ou non) à une image de Dieu en décalage par rapport à celle de son interlocuteur, alors c'est l'incompréhension, voire le scandale. Beaucoup de conflits entre le pasteur et ses paroissiens pourraient trouver leur origine dans ce décalage.

C'est à partir de ces constats historique et sociologique que peut s'analyser la crise identitaire que traverse de façon générale le corps

---

<sup>6</sup> Commencer cet article par ce petit rappel historique, c'est aussi redire que dans l'Église, rien de neuf et de solide ne peut se construire si l'on ignore ses propres racines.

<sup>7</sup> Jean-Paul WILLAIME, «Un médiateur symbolique», *Réforme* n° 2742.

pastoral. Une des causes de cette crise tient justement au fait que, dans la compréhension que les pasteurs ont de leur propre ministère, l'exercice de la théologie ne joue plus ce rôle unificateur, de colonne vertébrale ministérielle. Les recherches sociologiques de J.-P. Willaïme<sup>8</sup> montrent de façon très claire le net recul de l'image «prédicateur/docteur», qui fait place à un éclatement des images pastorales, d'où émerge la figure de l'«animateur/écoutant», sans pour autant être franchement dominante. On assiste ainsi, nous dit Willaïme, à un phénomène de recomposition professionnelle selon différentes stratégies<sup>9</sup>. L'une consiste en un repli sur un modèle pastoral traditionnel: le bon berger paissant son troupeau. Une autre consiste en une spécialisation dans laquelle le pasteur devient un expert: de la Bible, de la liturgie, de l'écoute, de l'accompagnement des endeuillés, etc. Une autre enfin consiste à emprunter à d'autres professions des modèles de comportement afin de crédibiliser l'exercice du pastorat par l'utilisation d'outils généralement reconnus crédibles par l'ensemble social environnant<sup>10</sup>. Souvent ces stratégies sont mises en œuvre de façon simultanée, à des doses diverses et variables selon les individus et les situations. Ainsi, même les re compositions sont fortement individualisées et accentuent encore l'éclatement identitaire des pasteurs. Aucun modèle fédérateur n'émerge pour l'instant de cette vaste re composition. Le ministère pastoral vit un éclatement identitaire global, même si individuellement certains pasteurs vivent bien leur identité. Quelles sont alors les raisons susceptibles d'expliquer cet éclatement identitaire? J'en vois plusieurs, qui se combinent entre elles à des degrés divers, en fonction des circonstances que traverse chaque pasteur. Aucune d'entre elles n'est pourtant suffisante à elle seule.

Tout d'abord, cet éclatement identitaire s'explique par la spécialisation toujours plus poussée et toujours plus accélérée des sciences humaines auxquelles le ministère pastoral fait appel dans l'exercice de sa profession. Parmi elles la psychologie, la pédagogie, la sociologie, l'économie, la rhétorique et la communication. De plus, bien des matières

---

<sup>8</sup> Jean-Paul WILLAÏME, *Profession: pasteur*, Genève, Labor et Fides, 1986.

<sup>9</sup> Ces stratégies, exposées plus bas, le sont sur la base du travail de Willaïme. Les pasteurs eux-mêmes n'en sont pas toujours conscients.

<sup>10</sup> Ces outils sont tant des outils issus des sciences humaines (psychologie, pédagogie) que ceux issus des nouveautés technologiques (ordinateur, fax, adresse internet, téléphone mobile).

enseignées dans les facultés de théologie protestantes font également appel à des sciences telles que la linguistique, l'archéologie, la philosophie. En utilisant les résultats de recherches en sciences humaines, le pasteur introduit dans sa profession l'éclatement que subissent ces sciences. Car elles sont elles-mêmes éclatées en multiples chapelles, parfois divergentes, parfois carrément opposées. Par ailleurs – et cela ne va pas sans poser de nombreux problèmes de cohésion collective –, ces sciences humaines, auxquelles le pasteur fait appel de façon parfois très empirique, ne sont souvent pas théologiquement évaluées<sup>11</sup>. Leur utilisation pose de nombreux problèmes méthodologiques. Je pense ici tout particulièrement aux sciences psychologiques utilisées en cure d'âme, notamment dans leur rapport à l'anthropologie présente dans les textes bibliques.

Deuxième explication: la pression que l'ensemble de la société occidentale contemporaine exerce sur les pasteurs en remettant en cause l'identité de leur profession. Cette pression diffuse, mais lancinante, tient à la valorisation importante des critères d'utilité et d'efficacité dans la société contemporaine. Ces valeurs conditionnent les attentes à l'égard de toutes les professions. La primauté reconnue à ces valeurs conduit alors à plaquer sur les pasteurs des images telles que celles de manager, de gagnant, d'*executive woman*, de communicateur. Toutes ces images professionnelles sont généralement associées à l'idéologie du succès professionnel. Le pasteur n'échappe pas à ce bouleversement de l'ensemble des professions et tout particulièrement de celles à vocation sociale et artistique. Et même si, consciemment ou non, il les refuse, le pasteur n'échappe pas pour autant à la nécessité de se situer par rapport à ces images qu'on projette sur lui. La question de l'utilité du ministère pastoral et celle des critères de son efficacité n'ont pas reçu à ce jour de réponse collective et ecclésiale. Elle continue de dépendre quasi exclusivement de la stratégie de recomposition professionnelle propre à chaque pasteur. Tout ceci accroît, parfois de façon dramatique, la solitude du pasteur.

En corollaire à cette pression globale, le pasteur subit une pression similaire de la part des institutions ecclésiales inquiètes de leur

---

<sup>11</sup> Sur ce point cf. plus particulièrement Manfred JOSSUTIS, *Der Pfarrer ist anders*, München, 1987 et Edward FARLEY, *Theologia. The Fragmentation and Unity of Theological Education*, Philadelphia, Fortress Press, 1989.

situation<sup>12</sup>. Non seulement la société ambiante, mais aussi la société ecclésiale, les paroissiens et les autorités ecclésiales, attendent du pasteur qu'il se comporte comme un cadre performant, un manager-communicateur capable de faire perdurer l'institution<sup>13</sup>. Or, de façon générale, sa formation théologique n'a pas préparé le pasteur à répondre à ces attentes. À cela s'ajoute même parfois un dénigrement des efforts qu'il consent pour penser sa foi.

À ces pressions externes, s'ajoute une autre, interne aux Églises, l'apparition, ou tout au moins l'institutionnalisation, de nouveaux ministères. Les ministères de diacre, catéchète, animateur, conseiller conjugal, superviseur, formateur d'adulte, prédicateur laïc, journaliste, visiteur d'hôpitaux, retirent en quelque sorte au pastorat une part toujours plus importante de ses activités traditionnelles. Il semble alors ne rester au pasteur qu'une fonction cléricale rituelle qu'il a du mal à assumer théologiquement. Ce n'est de loin pas un hasard si dans le protestantisme la question du ou des rites connaît en ce moment un fort regain d'intérêt.

Mentionnons enfin, l'éclatement des systèmes théologiques. Il n'est certes pas nouveau: aujourd'hui, aucune synthèse théologique ne s'impose de façon majoritaire. Les grands modèles ou synthèses théologiques qui ont dominé les années 1950 et 1960 se sont peu à peu effrités, et se sont même effondrés sous les coups de boutoir d'une sécularisation avec laquelle ils n'étaient guère capables de dialoguer. Aujourd'hui, aucun modèle, aucune synthèse théologique ne s'impose au protestantisme, ni ne peut prétendre rendre compte de la totalité du réel. Cette incapacité a pour conséquence le découragement des pasteurs, et plus largement des

---

<sup>12</sup> Cf. le titre, révélateur de l'inquiétude quant à la survie même des Églises protestantes, de l'ouvrage de Jean BAUBÉROT: *Le protestantisme doit-il mourir?*, Paris, Seuil, 1988. Cf. aussi les inquiétudes à l'origine de la réflexion de Gérard DELTEIL & Paul KELLER *L'Église disséminée*, Paris-Genève, Cerf-Labor et Fides, 1995

<sup>13</sup> Cf. par exemple: Michel HOFFEL, *Le ministère pastoral. Rapport oral devant le Consistoire Supérieur de l'ECAAL*, Strasbourg, 1996; Jean HOULMANN (éd.), *La formation des stagiaires dans l'ENPG*, Genève, 1990; Christian KEMPF (éd.), *Pour devenir pasteur. Guide pour l'embauche dans l'ECAAL/ERAL*, Strasbourg, 1997. Une rapide lecture de ces documents montre bien que la fonction théologique du pasteur, quand elle est mentionnée, n'apparaît pas comme prioritaire. Je n'ai malheureusement pas connaissance de documents équivalents issus de l'ERF ou d'autres Églises cantonales helvétiques.

chrétiens, face à la démarche théologique<sup>14</sup>. Cette incapacité des modèles anciens à rendre compte de la foi dans un langage intelligible pour nos contemporains conduit insensiblement à rejeter la théologie ou tout au moins à prendre envers elle une distance fort critique. Devant cette absence de synthèse théologique satisfaisante, il est normal que le ministère pastoral, qui est traditionnellement un ministère de la parole, soit en crise. C'est pourquoi, cette crise n'est pas seulement sociologique ou existentielle, elle est théologique. C'est la crise d'un langage qui se révèle difficilement capable, en dépit de multiples tentatives fort suggestives, d'annoncer Dieu de façon signifiante à toutes et tous. Au silence supposé de Dieu succède le silence bien réel des pasteurs.

Enfin, bien qu'il n'y trouve pas sa cause, cet éclatement identitaire est encore amplifié par le fait que les institutions englobantes perdent généralement de leur pertinence. Le pasteur ne peut plus adosser son ministère à une institution reconnue et porteuse. En cela les Églises, en tant qu'institutions, partagent avec toutes les autres institutions une crise de confiance grave. Dès lors, le pasteur apparaît comme livré à lui-même dans la gestion de cet éclatement identitaire croissant. Une fois de plus, le voilà rejeté dans la solitude.

## 2. QU'EST-CE QUE LA THÉOLOGIE?<sup>15</sup>

La «théologie», est l'exposé, structuré en vue de sa transmissibilité, des résultats d'une herméneutique chrétienne des situations de vie. La théologie suppose un effort volontaire et conscient de penser Dieu, le Dieu de Jésus Christ, dans les situations humaines concrètes actuelles. Cet effort de penser s'oppose à toute une nébuleuse culturelle actuelle qui privilégie de façon quasi exclusive les émotions individuelles<sup>16</sup>. Pour cette nébuleuse, est vrai ce qui peut se ressentir, se fonder sur un

---

<sup>14</sup> Je relève ce phénomène dans mon analyse, en cours, des déclarations de consécration des pasteurs de Genève de 1944 à nos jours.

<sup>15</sup> Une des difficultés majeure que pose cette question est de savoir s'il est possible d'y répondre en dehors d'un système théologique particulier. Pour ce qui concerne l'exposé partiel de mes propres options, je renvoie le lecteur à mon petit livre: *Ce n'était pas la saison des figues*, Aubonne, Éditions du Moulin, 1998 et à mon article: «Job et Calvin», *Foi et Vie*, XCVII (Avril 1998) n° 2, pp. 25 - 37.

<sup>16</sup> Cf. Jean ROMAIN, *La dérive émotionnelle. Essai sur une époque en désarroi*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1998.

sentiment personnel, une intime conviction et non plus sur un raisonnement visant une certaine objectivité en vue de sa transmission. Du fait même de sa visée objective, le raisonnement peut être soumis à la critique, ce que ne peut pas la juxtaposition de subjectivités personnelles. La transmission du raisonnement suppose la volonté de dépasser une expérience particulière afin d'en faire un discours visant à l'universel.

Mais la théologie n'est pas qu'un exposé, elle est aussi un procédé herméneutique qui est une dialectique permanente, tout comme une maïeutique de type socratique. Le pasteur fait œuvre de théologie quand à partir de sa connaissance des situations humaines et de ses connaissances théologiques, il est capable de formuler les enjeux théologiques de telle ou telle situation ou de telle ou telle décision à prendre. Mais être capable de formuler ces enjeux, c'est aussi être en mesure d'aider celles et ceux avec lesquels le pasteur travaille à formuler à leur tour une lecture théologique de leur situation de vie. Origène disait dans une de ses homélies: «Toi aussi cher auditeur, veille à avoir ton puits, ta source bien à toi [...] pour que tu puisses à ton tour boire à tes propres sources et puiser l'eau à tes propres puits»<sup>17</sup>. C'est en ce sens que l'exercice de la théologie est une maïeutique de type socratique. Le discours théologique ainsi produit viendra, après qu'on en a tiré parti, interroger les connaissances théologiques préalablement acquises. C'est en ce sens que l'exercice de la théologie est en dialectique permanente.

Cette dialectique oscille entre un savoir théologique acquis et l'analyse de situations de vie dans lesquelles doit résonner le discours théologique. Pour ce faire, l'exercice de la théologie suppose la maîtrise d'un savoir théologique qui s'organise dans des disciplines bien connues: biblique, historique, systématique et pratique. L'histoire nous enseigne que cette organisation du savoir théologique peut aussi être susceptible de modifications<sup>18</sup>. Le savoir théologique doit permettre de proposer une lecture des situations de vie afin de pouvoir y dire le Dieu de Jésus Christ. Les situations de vie permettent de valider ou d'invalider les lectures proposées, selon que ces lectures sont ou non aptes à rendre compte de ces situations de façon à permettre un agir. Par «agir», il faut comprendre

---

<sup>17</sup> «Homélies sur la Genèse», in: *Lire la Bible à l'école des Pères*, Paris, Migne, 1997, p. 71.

<sup>18</sup> Cf. FARLEY, *op. cit.*, pp. 27-110.

toute action susceptible de provoquer une transformation de la situation en cause dans la perspective du Royaume qui vient, mais aussi, car c'est parfois le cas, de faire accepter la situation en cause. Dans tous les cas, cet agir ne va pas sans remise à Dieu.

L'exercice de la théologie suppose aussi la maîtrise d'outils pour écouter et analyser ces situations de vie, pour autant que ces outils soient conçus et utilisés en vue de l'exercice de la théologie et ne deviennent pas des fins en soi. Cet exercice suppose aussi la capacité et les outils nécessaires à la communication orale, pour autant que cette capacité et ces outils soient utilisés en vue de l'exercice théologique. Être théologien ne revient donc pas à acquérir des connaissances intellectuelles et à être capable de les maîtriser intellectuellement. Encore faut-il savoir les mettre en œuvre! Être théologien, c'est aussi être un écoutant et un communicateur. Le métier de théologien est aussi un métier de relations humaines. Il serait pourtant faux d'estimer que la maîtrise des techniques d'écoute et de communication puissent tenir lieu de théologie!

Précisons encore: l'exercice de la théologie ne consiste pas à faire entrer la réalité du monde dans un système de doctrines préexistant, fermé et totalisant. L'exercice de la théologie consiste à faire émerger de la confrontation entre la tradition théologique de l'Église et les réalités actuelles une synthèse, forcément provisoire, qui permette de placer le réel sous l'éclairage de la révélation de Dieu en Jésus Christ. La théologie doit avoir une visée pratique. Un éclairage réellement théologique est un éclairage en vue de l'action personnelle et collective. En ce sens, la théologie est toujours contextuelle<sup>19</sup>. Ainsi, il y a non seulement un va et vient entre situation de vie et savoir théologique, mais aussi entre des savoirs théologiques successifs dans le temps. Tout comme, il y a un va et vient permanent entre le travail d'élaboration individuelle et le partage collectif de ce travail.

L'exercice de la théologie suppose également l'utilisation des sciences religieuses et de leurs apports scientifiques. Mais la théologie ne saurait se réduire aux sciences religieuses. Ces dernières, dont le propre est d'être extérieures à l'objet de leur analyse, proposent un discours scientifique

---

<sup>19</sup> Il y a une évidente tension entre la prétention de la théologie à l'universel et l'affirmation de la contextualité de toute théologie. Cette tension peut être l'occasion d'une dialectique féconde et non d'une contradiction.

sur la question de Dieu et sur les multiples formes culturelles que cette question a prise et prend encore dans notre monde. Pourtant, ces sciences n'ambitionnent pas, contrairement à la théologie, de parler au nom de Dieu. Les sciences religieuses ne supposent pas l'adhésion à un credo ou à une institution ecclésiale, et encore moins une démarche de foi personnelle. C'est à cause de cela qu'elles sont nécessaires à la théologie comme savoir, tout comme elles lui sont nécessaires comme instance critique de ce savoir.

La théologie ne consiste pas seulement à parler de Dieu, comme le font les sciences religieuses, mais aussi à parler à Dieu, ce qui suppose une démarche de foi de la part du théologien. Bien plus, la théologie doit avoir pour objectif de parler aujourd'hui au nom de Dieu. La théologie a pour perspective la proclamation risquée de la parole: «Ainsi parle le Seigneur!» Qui prend la parole au nom de Dieu court le risque d'élaborer un discours intégriste et totalitaire. Ce risque est d'autant plus à prendre au sérieux que la théologie doit garder sa prétention à rendre compte de l'ensemble du réel. En dépit de cela, cette parole proférée au nom de Dieu est la raison d'être de la théologie. C'est pourquoi la prise de ce risque demeure absolument nécessaire. Pour mettre en œuvre cet exercice herméneutique et dialectique, ce travail d'interprétation des traditions anciennes et des situations de vie actuelles, le théologien doit connaître les partitions anciennes et être capable de les interpréter<sup>20</sup>, mais aussi de se risquer à en composer de nouvelles.

En effet, même si cela a tendance à être oublié, «à l'inverse des dieux qui dansent et sourient ou font l'amour comme d'autres la guerre, [...] , Dieu est un Dieu qui parle. Et dont le langage nous parle»<sup>21</sup>. Or si une Église n'est plus à même de rendre compte de Dieu qui nous parle, notamment par le ministère de ses pasteurs, alors même les pierres crieront. Faire de la théologie, ce n'est pas simplement répéter la volonté de Dieu telle qu'elle a été dite par le passé, mais la dire dans un langage qui, pour mériter ce nom, se doit d'être intelligible aujourd'hui<sup>22</sup>.

---

<sup>20</sup> Ici, le verbe «interpréter» a le sens qu'on lui donne à propos de l'exécution d'une œuvre musicale.

<sup>21</sup> Gabriel VAHANIAN, *Dieu anonyme*, Paris, DDB, 1989, p. 17.

<sup>22</sup> *Op. cit.*, p. 231.

Ainsi l'exercice de la théologie est un travail de mémoire sur les propositions du passé en vue d'une véritable oeuvre de création, au sens artistique du terme. Le métier de théologien ne se limite pas au travail d'un traducteur plus soucieux de fidélité au passé que d'attention au présent. Le théologien se risque à faire preuve de créativité dans son langage<sup>23</sup>, non pour le plaisir de faire du neuf, ni pour se contenter de travestir des mots anciens, mais pour arriver à les investir à neuf<sup>24</sup>. La tâche ainsi définie prend du temps. Si ni les autorités ecclésiastiques, ni les membres de l'Église, ni le pasteur lui-même, ne reconnaissent prioritairement cette tâche, celle-ci se désagrège rapidement sous les pressions centrifuges évoquées plus haut.

Le travail du théologien est certes analogue à celui de l'artiste ou, plus modestement peut être, à celui du saltimbanque: n'allons pourtant pas croire que le théologien travaille pour lui-même ou pour exprimer son être profond. C'est de la part d'un Autre et pour les autres qu'il parle. Ce qui exclut tout langage hermétique, réservé à un cercle restreint de fidèles. Il est indispensable que la théologie soit transmissible dans des discours intelligibles par le plus grand nombre, fidèles ou non. En dépit de son ambition de parler au nom de Dieu, le discours théologique doit toujours conserver la forme de propositions permettant la discussion, la prise de distance et donc aussi l'adhésion.

Ainsi définie, la théologie suppose une exigence intellectuelle forte qui ne doit pas pour autant sombrer dans un intellectualisme proche de l'ésotérisme. Le mouvement de va et vient permanent évoqué plus haut constitue le garde fou indispensable face à cette dérive toujours possible. Cette exigence intellectuelle s'inscrit aussi dans le cadre de l'ensemble de la tradition protestante qui, dès le XVI<sup>e</sup> siècle, a voulu que ses fidèles sachent lire pour pouvoir croire en communauté, et qui s'en est donné les moyens, par la création de nombreuses écoles. Voilà qui reste toujours d'actualité. Certes, et c'est là une des conséquences les plus heureuses du mouvement oecuménique, d'autres traditions chrétiennes attirent, à juste titre, notre attention sur les limites de notre propre tradition protestante, notamment en ce qui concerne le risque de confondre la foi avec une

---

<sup>23</sup> En ce sens, la profession pastorale rejoint les professions artistiques. Sur ce point, cf. Bernard REYMOND, «Le pasteur virtuose de la religion», ETR 72 1997/2, pp. 163-173.

<sup>24</sup> Gabriel VAHANIAN, *op. cit.*, pp. 60-67.

démarche intellectuelle. Devons-nous pour autant souhaiter être toutes les traditions à la fois et viser ainsi à disposer chez nous de tous les avantages de chacune des autres traditions chrétiennes? Je craindrais plutôt que nous ne nous empêtrions dans tous leurs inconvénients! Être chrétien, c'est se reconnaître comme être limité devant Dieu. Limité non seulement personnellement et dans l'instant, mais aussi collectivement et dans l'histoire. Être Église à Genève ou dans tel autre lieu, c'est savoir que nous ne sommes pas toute l'Église du Christ et que nous ne pouvons pas, par une espèce d'hégémonisme qui n'ose pas dire son nom, revendiquer de récapituler en nous toutes les traditions chrétiennes.

Tout cela pourrait paraître fort complexe et peu praticable concrètement. Nous disposons pourtant d'une excellente référence de cette manière dialectique et forcément polyphonique de rendre compte théologiquement de la réalité du monde: les textes bibliques. Pour illustrer mon propos, voici quelques exemples. Le récit de l'Exode, dans ses multiples réécritures théologiques au gré des modifications de la situation des Israélites, constitue un exemple de référence pour la démarche théologique proposée ici. L'histoire des compositions successives des psaumes constitue, elle aussi, un excellent exemple. En effet, cette histoire témoigne d'une prise en compte d'une expérience spirituelle, forcément personnelle. Mais de l'expérience individuelle, on passe à une dimension qui tend à l'universel. Il ne s'agit pas des seuls textes constamment retravaillés en fonction du changement de contexte ambiant. Il en est de même des quatre évangiles, qui reflètent une théologie élaborée en relation avec les différentes réalités vécues par les communautés auxquelles ils s'adressent. C'est une des raisons pour lesquelles une bonne connaissance et un intérêt toujours renouvelé pour les textes bibliques, un respect de leur histoire et de leur finalité, sont autant de préalables indispensables à tout travail théologique.

### 3. LES CONSÉQUENCES POUR LE TRAVAIL PASTORAL

Cette définition de la théologie, comme principe unificateur et identitaire du ministère pastoral, a des conséquences sur la conception même du travail pastoral, sur son organisation, ses priorités, ses visées, ses limites.

Tel que je l'ai défini plus haut, l'exercice de la théologie ne peut être un acte solitaire. Si la théologie veut vraiment être cette dialectique avec ses nécessaires garde-fous, il faut qu'elle soit à l'écoute de la polyphonie du savoir théologique et des situations de vie actuelles. De même, il est indispensable qu'elle tienne compte de la diversité des compétences et des dons de chaque pasteur. Si l'exercice de la théologie relève de la vocation de tout pasteur, la manière concrète de réaliser cet exercice relève de mandats différents en fonction des personnes et des situations. L'exercice de la théologie n'est pas la tâche du pasteur, héraut solitaire et souvent écrasé par l'immensité de sa charge. Il est indispensable, et pas seulement pour des raisons pratiques, que l'exercice de la théologie soit une tâche collective. Car l'exercice de la théologie suppose un jeu incessant entre la réflexion personnelle indispensable et le partage communautaire, tout aussi indispensable. Il suppose l'existence de lieux où les pasteurs peuvent ensemble exposer, expérimenter, échanger, vérifier et corriger mutuellement leur travail théologique. Cette élaboration collective permet ainsi de constituer un garde-fou possible contre la tentation intégriste. La théologie se déploie ainsi dans une dimension ecclésiale qui lui est constitutive, tout en sachant que cette dimension ecclésiale ne saurait se réduire à une dimension confessionnelle.

Pour être à la hauteur de cette ambition, l'exercice de la théologie ne doit pas être considéré comme une tâche pastorale parmi d'autres, mais constituer la priorité essentielle du ministère. Il suppose un effort. Ce qui implique que des personnes formées à cet effet et disposant du temps nécessaire puissent rendre possible l'exercice de la théologie en Église. C'est là que réside la fonction même du pasteur. Je ne propose donc pas aux pasteurs une nouvelle tâche qui viendrait s'ajouter à toutes celles qui leur incombent. Si tel était le cas, l'exercice de la théologie ne mènerait qu'au découragement. Mais j'aimerais proposer une autre manière de faire ce que les pasteurs font déjà. Une manière qui pourrait permettre de retrouver l'unité du ministère pastoral et d'en mieux percevoir la direction. Cette autre manière suppose que toutes les activités pastorales, de la prédication à l'administration, doivent permettre au pasteur de proposer une lecture chrétienne des situations de vie. Toutes ces activités pastorales peuvent être construites de façon à proposer à leur public les outils pour devenir à leur tour théologien de leur vie. Ce travail de fond permettra alors de faire émerger en Église des synthèses qui pourront

constituer un langage commun, expression d'un témoignage à Jésus Christ. J'insiste beaucoup sur ce travail d'émergence collective, car après la période de déconstruction que nous avons vécue ces trente dernières années, il est plus que temps de se mettre à reconstruire, à retrouver un langage qui nous rassemble et nous constitue. Il serait vain d'attendre que ce travail de reconstruction puisse se faire sur la base du travail d'un seul théologien.

#### CONCLUSION

L'exercice de la théologie est ce qui permet au pasteur d'être autre chose qu'un permanent associatif, chargé de pérenniser un fonctionnement social, tout en étant ballotté par les vents contraires des modes et des idéologies dominantes, diffuses ou affirmées. L'exercice de la théologie est ce qui permet au pasteur de répondre pleinement à sa vocation: édifier l'Église par l'annonce de la Bonne Nouvelle de l'amour de Dieu en Jésus Christ.



## **DÉBAT SUR L'ARTICLE DE DIDIER HALTER**

**Avec**

**Lytta BASSET, prof. de théologie pratique à Lausanne,  
Klauspeter BLASER, prof. de théologie pratique à Lausanne,  
Pierre-Luigi DUBIED, prof. de théologie pratique à Neuchâtel,  
Félix MOSER, maître d'enseignement et de recherche à Genève,  
Henry MOTTU, prof. de théologie pratique à Genève.**

### **VOCABULAIRE ET STATUT DU DISCOURS THÉOLOGIQUE**

Lytta BASSET: J'aimerais commencer par une intervention concernant le vocabulaire homme-femme. Il s'agit d'un article concernant l'identité pastorale; je crois que l'on ne peut pas épuiser la question par une petite note de bas de page quand on entend tenir compte de la réalité, d'une part, et qu'on est soucieux de rigueur intellectuelle, d'autre part. Dans la réalité de l'Église, un quart et bientôt un tiers du corps pastoral, en tout cas à Genève, est composé de femmes, et dans les facultés de théologie, certaines volées d'étudiants ne comptent que des femmes, ou en tout cas une majorité. D'autre part, la rigueur intellectuelle implique pour le moins un débat sur l'identification des femmes pasteures. Sans compter la question récurrente de nos contemporains: «Comment faut-il vous appeler?» Or ce débat n'a jamais eu lieu, ni à la Compagnie des Pasteurs à Genève, ni à la commission des ministères, ni au Consistoire. On n'a jamais cherché une unanimité pour identifier les femmes pasteures.

Alors la question que je pose est la suivante: que dire d'une réalité qui n'est jamais nommée spécifiquement, alors que bibliquement, nommer veut dire faire exister? D'entrée de jeu, il me semble qu'un article sur l'identité pastorale doit prendre en compte cette réalité, s'il se veut crédible. La note 4 montre bien d'ailleurs que l'argument de la note 5 n'est pas valable: enseignant, assistant social, animateur, tous ces termes sont mentionnés au masculin alors que le féminin existe pour chacun d'entre eux. Il ne s'agit donc pas d'une question de consensus

d'appellation. Aujourd'hui, la société féminise tous les métiers, et d'ailleurs «théologique» existe et fait l'unanimité. En théologie pratique, il me semble que nous avons à relever ce genre d'incohérences. Cela ouvre d'ailleurs, si on entre en matière, toute une série de questions, entre autres: «la crise de l'identité pastorale n'est-elle pas liée précisément à un exercice de l'autorité exclusivement masculin?» C'est une question de fond, et il me semble que la question du langage n'est que la pointe de l'iceberg.

Félix MOSER: Concernant la suite de la thèse de Didier Halter, je me pose la question du statut de ce type de discours. Ce que je souhaiterais éviter, c'est que l'on donne l'impression de faire la leçon aux pasteurs, que le texte soit prescriptif, et il me semble qu'il faudrait plutôt penser la thèse et l'article comme un lieu qui donne envie de faire de la théologie et qui montre comment on la fait. Cela pose au fond la question de la définition de la théologie. Est-ce que la théologie, pour Didier, c'est de faire de l'exégèse en vue de la prédication, est-ce que c'est se spécialiser dans un domaine («je suis aumônier de prison, ou d'hôpital, et ce qui m'intéresse, c'est la cure d'âme»), ou est-ce que c'est une théologie de type universitaire, c'est-à-dire un langage qui se veut critique sur les pratiques de l'Église et sur sa manière de faire de la théologie? Il me semble que cela vaudrait la peine de clarifier le lieu d'où l'on parle et le faire théologique que Didier appelle de ses vœux.

Pierre-Luigi DUBIED: Je prolonge l'intervention de Félix: l'article m'a plongé dans la perplexité quant à la définition de la théologie. Je cite Didier Halter, parlant des sciences religieuses: «Pourtant ces sciences n'ambitionnent pas, contrairement à la théologie, de parler au nom de Dieu» (page 13, premier paragraphe). N'y a-t-il pas là une confusion entre la foi et la théologie, et ne gagnerait-on pas à mieux définir la théologie, à mieux définir la foi, à mieux définir les langages de la foi, dont la théologie pourrait être un exemple, mais pas le seul? De la sorte, ce que Didier Halter aimerait obtenir apparaîtrait mieux, à savoir une définition théologique du ministère pastoral. Je souhaiterais pour ma part une définition plus claire de la théologie: je proposerais de la considérer comme une sorte de méta-discours, et quand on en parle dans le contexte

universitaire, comme un méta-discours critique qui prend un certain nombre de précautions; elle n'est pas pour autant plus digne ou plus élevée que les autres discours, mais se singularise, se spécifie par là-même et donne aux pasteurs une spécificité professionnelle par rapport aux gens qui les entourent et par rapport au gens pour lesquels ils travaillent, qui n'ont pas forcément la formation professionnelle dans tous les domaines de la mise à distance critique.

Un autre problème, me semble-t-il assez proche de celui-là, est une affirmation à la page 11, dans laquelle Didier Halter rapproche la théologie de la maïeutique de type socratique. J'ai une très grande affection pour Socrate et pour la maïeutique, mais je ne suis pas sûr que l'on n'introduise pas des malentendus en accentuant cette idée de maïeutique de type socratique. Le pasteur considère-t-il vraiment que l'autre a besoin essentiellement d'un accouchement de son esprit – c'est-à-dire qu'il dispose en lui-même de la vérité et que c'est un accouchement habile qui l'amènera à sortir des potentialités qui se trouvent au fond de lui? On aurait là une approche assez romantique, assez dans l'air du temps – on est très près d'une certaine psychologie qui a une très grande importance pour les théologiens dans ces vingt dernières années. Mais je me permets quant à moi de la contester, au nom d'une théologie qui serait justement un discours critique, qui dirait qu'au fond, il n'est théologiquement pas très vrai de dire que tout le monde a en lui les moyens et les conditions de la vérité.

Klauspeter BLASER: J'ai essayé, après lecture, de me demander quel effet ce texte avait au fond sur moi, comment je réagissais. C'est assez difficile de le formuler en quelques mots. Je trouve que dans l'ensemble, il y a beaucoup de choses avec lesquelles je suis d'accord. L'ensemble me semble très correct voire pertinent, dans le sens de *richtig* – et pourtant je n'en ressors pas heureux! C'est ainsi que je formulerais mon sentiment.

Je suis d'accord avec la thèse comme telle, et, comme Didier Halter, je dirais: «À quoi sert le pasteur si ce n'est à être théologien?» Didier a sans doute le mérite de nous rappeler cela à une époque où on entend souvent les pasteurs dire: «Je suis pasteur, mais pas théologien», ce qui est une hérésie!

Je suis aussi bien évidemment d'accord avec la crise qu'il relève autour de la profession de pasteur, encore que l'obsession à propos de la question de l'identité commence à m'agacer.

À la limite, je pourrais même être d'accord avec la définition que Didier donne de la théologie, même si je la trouve un peu compliquée: en effet, Didier ne veut pas, à juste titre, penser la théologie comme séparée de la praxis, mais cela donne aux pages 10 à 11 des choses peu limpides et pas toujours très convaincantes.

Je suis aussi d'accord que le théologien doit faire œuvre de création – pourquoi pas? – mais en même temps, je trouve que tout ce que Didier Halter nous dit fait preuve d'une certaine rigidité. Lorsque déjà à la page 4, il dit, sans avoir défini la théologie: «L'unité du ministère pastoral est donnée par l'exercice de la théologie», mais surtout «l'unité de la théologie est donnée par l'exercice du ministère de l'Église», je reste perplexe. Il faudrait bien expliquer cette affirmation pour éviter des malentendus – éviter par exemple de donner l'impression que, pour que la théologie fasse sens et se présente comme une unité, il faille absolument que celui qui la fait soit ministre dans l'Église. Voilà quelque chose que cette formulation pourrait suggérer.

L'exercice de la théologie, qu'est-ce exactement? De quel type de théologie Didier parle-t-il? D'une théologie orthodoxe, d'une théologie de la libération...? Et où, dans cette présentation, y a-t-il un ébranlement existentiel causé par la question de Dieu? Où est Dieu, qui est Dieu, qu'est-ce que l'Évangile...? Cette inquiétude, qui sous-tend toutes les autres inquiétudes d'ordre sociologique etc., complique encore le débat, j'en suis conscient, mais on ne peut éviter d'en parler si l'on traite du pasteur théologien.

Lytta BASSET: En ce qui concerne la définition de la théologie, page 10, Didier écrit: «La théologie suppose un effort volontaire et conscient de penser Dieu, le Dieu de Jésus-Christ». Tâche impossible et illusoire à mes yeux que de vouloir penser Dieu, car ce serait faire de lui un objet. Et d'ailleurs Didier continue en opposant le subjectif à l'objectif, et il me semble que cette opposition n'est pas pertinente. Je voudrais citer ici Kierkegaard: «Dieu est la pure subjectivité sans mélange; pure subjectivité il n'a même pas en soi d'être objectif, car tout ce qui a une

telle objectivité entre, par le fait même, dans le domaine du relatif»<sup>1</sup>. Dès lors, on pourrait en effet remplacer Dieu par un autre objet, et n'importe qui aurait prise sur lui: Dieu serait donc maîtrisable. Il me semble qu'il est possible de dire de Dieu qu'il est le sujet, la pure subjectivité sans mélange, à cause du Christ, sujet par excellence. Le Christ étant un simple individu soumis aux limites de sa subjectivité propre, nous pouvons dès lors aborder tout être humain par ce chemin subjectif qu'est le Christ, par cette vérité subjective, par cette vie subjective. Et alors il me semble que l'on ne va plus opposer le subjectif à l'objectif, mais le subjectif à l'universel; et avec le Christ on va accéder à l'universalité à travers une subjectivité déparasitée des séquelles du mal et de tout ce qui est rupture de relation.

Félix MOSER: Toujours sur cette question de la définition de la théologie, il me semble que la théologie doit inclure la préoccupation de la quête de la vérité. Et au niveau de la définition, je distinguerai pour ma part entre une herméneutique spontanée – par exemple celle de la religion populaire – et une herméneutique raisonnée, qui donne des procédures rigoureuses de vérification. Et là on retombe dans le problème de la définition de la théologie.

Henry MOTTU: Je commencerai par saluer l'effort de pensée de notre collègue, et surtout je voulais dire qu'il y a quelque chose de très juste quand il dit qu'il y a une crise du langage. Par exemple il dit à la page 10 qu' «au silence supposé de Dieu succède le silence bien réel des pasteurs». Il est bien de rappeler aux pasteurs – il le fait après Willaime et d'autres – qu'ils sont en charge d'un certain langage sur Dieu, au nom de Dieu. Et ce problème du langage, donc d'une théologie de la parole, il faut reconnaître que notre ami le prend à bras-le-corps.

En revanche, à la page 12 – et je m'associerai là à l'objection de Klauspeter –, quand il dit que «l'exercice de la théologie ne consiste pas à faire entrer la réalité du monde dans un système de doctrine préexistant, fermé et totalisant» mais «consiste à faire émerger de la confrontation entre la tradition théologique de l'Église et les réalités culturelles actuelles

---

<sup>1</sup> Søren KIERKEGAARD, *Papirer XI*, 2A.

une synthèse», je suis quand même étonné qu'un critique moderne parle de LA théologie ou de LA tradition théologique de l'Église: on aurait envie de demander à Didier: «Quelle théologie, quelle tradition théologique de l'Église?» Il me manque là des arrière-plans importants: sans remonter à Adam et Ève, il me semble que notre ami aurait quand même dû réfléchir sur la phrase programmatique d'Anselme de Cantorbéry, qui est à l'origine du renouveau de la théologie au XX<sup>e</sup> siècle: *Fides quaerens intellectum*, c'est-à-dire «la foi qui se cherche une intelligibilité». Dans les pages de son fameux livre sur Anselme<sup>2</sup>, Karl Barth montre la nécessité, mais aussi les limites de la théologie. J'ai regretté que l'on ne trouve pas ici ces grandes références; et au lieu de ça, il nous cite une fois Origène, on ne sait pas trop pourquoi – quoique cette citation soit très belle! – Il cite également Vahanian et quelques autres auteurs, mais cela me semble un peu court comme *substratum* de fond sur ce qu'est exactement l'exercice de la théologie. S'agit-il d'une théologie spéculative, dogmatique, pratique? Au fond, le mot «théologie» n'est pas assez différencié: les énoncés de cet article me paraissent parfois très massifs.

#### THÉOLOGIE ET MINISTÈRE PASTORAL

Pierre-Luigi DUBIED: Je pense qu'il faut comprendre l'exercice de la théologie chez Halter comme on dit «la pratique du sport». On pratique le sport, et chacun choisit son sport d'application. Alors Henry a raison d'objecter qu'il n'y a pas une seule théologie; Didier pourrait se défendre en disant qu'il y a la volonté d'une pratique qui peut s'exprimer dans diverses manifestations. De ce point de vue là, je le défendrai un peu. Mais alors, il prend position, c'est sûr, dans le champ des possibilités d'exercice: nous faisons ici un exercice universitaire, nous allons donc évidemment relever toutes les difficultés des textes et de la pensée. J'aimerais quand même relever les caractères positifs: ce qu'il faut faire aujourd'hui, c'est tenter de redonner une dignité à l'exercice de la théologie, en essayant de pratiquer concrètement l'une ou l'autre forme de cet exercice. Pourquoi est-ce particulièrement digne et à défendre?

---

<sup>2</sup> Karl BARTH, *Fides quaerens intellectum. La preuve de l'existence de Dieu d'après Anselme de Cantorbéry*, Neuchâtel, Paris, Delachaux et Niestlé, 1958.

Parce que c'est au fond la seule spécificité que le métier pastoral puisse revendiquer, et que lâcher sur cette spécificité aujourd'hui, c'est vraiment prendre tous les chemins de traverse les plus dangereux que l'on puisse imaginer. Il y a une spécificité professionnelle du métier pastoral, et je trouve que de ce point de vue-là, Halter est sur la bonne voie pour essayer de la délimiter, d'en dire quelque chose. Et cette spécificité est dès lors dans une capacité critique, qui n'est pas l'indicateur d'un avancement dans la foi du pasteur – et là Halter aurait un moyen très fort de combattre l'idée récurrente, permanente, du pasteur-modèle, du pasteur croyant de première classe, alors que les autres seraient des croyants de deuxième ou troisième classe: il pourrait très bien défendre l'idée que le pasteur n'est pas un modèle de foi, mais bien quelqu'un qui, par rapport à la foi, peut nous aider à approfondir la nôtre propre, tout en n'ayant pas lui-même nécessité de se faire passer pour quelqu'un qui est plus approfondi dans la foi que nous. Et il aurait là le moyen de le démontrer de manière très objective. Je ne prétend pas qu'il mettrait fin au modèle de la foi, mais il pourrait au moins justifier le fait que l'on n'a pas à se battre sur ce point-là, que l'on n'a pas à vouloir défendre l'idée d'un pasteur modèle pour les «usagers» de l'Église.

Félix MOSER: Je salue aussi cet effort: on a là de quoi redonner une colonne vertébrale à l'exercice du ministère pastoral. Encore faut-il que cette colonne soit suffisamment souple. Cela m'amène à la remarque suivante: il vaut la peine de réfléchir aux fonctions de nos discours et je trouve que là il y a une précaution à prendre sur la fonction légitimatrice de la théologie. Il me semble en effet que si le discours théologique a uniquement cette fonction-là, on est de nouveau à côté, parce qu'il ne s'agit pas de légitimer simplement le ministère pastoral: il s'agit de légitimer la théologie et l'exercice de la théologie pour l'ensemble du peuple de Dieu. Là aussi, il serait important que l'on pose la question des fonctions des discours.

Henry MOTTU: Est-ce que tu veux dire que le propos de Didier te semble trop clérical?

Félix MOSER: Non, mais je me pose la question du statut de ce texte. Ce que je crains, c'est que l'on arrive à une sorte de pétition de principe purement formelle. Par exemple, quand Didier écrit à la page 14: «ainsi définie, la théologie suppose une exigence intellectuelle forte», c'est typiquement un discours de légitimation. Si un sociologue se penche sur ce type de discours, il nous dira qu'il y a là quelqu'un qui est en quête d'identité et qui légitime ainsi sa place et son rôle.

Il me semble donc qu'il faut faire attention de ne pas renverser le char et à ne pas chercher à légitimer le ministère par la théologie.

Klauspeter BLASER: Si on clarifie bien le statut du discours, et notamment les niveaux de discours, et si l'on définit la théologie comme un méta-discours critique, l'expression «penser Dieu» ne me choque absolument pas, je la trouve même absolument nécessaire. En revanche, si j'entends par théologie quelque chose d'autre – une sagesse existentielle, spirituelle –, à ce moment-là, c'est un peu différent. Je trouve qu'il faut bien penser cela et dire quel rang épistémologique on attribue au discours théologique, et comment on le différencie par rapport à la foi et par rapport à l'expression immédiate de la foi.

Lytta BASSET: À ce moment-là, la théologie risque d'être complètement à côté de la plaque, dans le sens qu'il me semble que les forces les plus vives de la foi chrétienne sont dans une perception de Dieu où l'on ne pense pas Dieu, mais où l'on pense EN Dieu. C'est une idée qui m'est venue l'autre jour, peut-être à la suite de la lecture de l'article de Didier Halter: il y a un immense terrain à explorer autour de cette idée.

Klauspeter BLASER: je suis parfaitement d'accord avec Lytta mais je n'émettrai pas un *non possumus* à quelqu'un qui dirait, comme Eberhard Jüngel, comme Dorothee Sölle, comme bien d'autres encore, que l'une de nos tâches est *Gott denken*; ce qu'ils veulent dire, ce n'est pas tellement imaginer, construire Dieu, mais *Gott nachdenken*, c'est-à-dire penser à la suite du Dieu qui s'est fait connaître. C'est aussi «penser en Dieu».

Pierre-Luigi DUBIED: On pourrait reprendre une affirmation de Lytta qui disait que penser Dieu, c'est en faire un objet du monde; on

pourrait objecter qu'on pense Dieu, mais que ce n'est pas une affirmation de la foi: c'est une affirmation de la théologie que de dire que Dieu ne doit pas être conçu comme un objet du monde et qu'il faut dès lors en parler autrement. Dans ce cas-là, on fait une affirmation qui a un statut objectif, théologique, mais qui renvoie à une authenticité d'un discours que cette affirmation n'a pas elle-même.

Je soutiens donc assez la position de Klauspeter: on est contraint de penser Dieu au sens de *denken*, puis de *nachdenken*. Le *nachdenken* nous fait passer de ce statut objectif au statut de l'«entrer dans» et nous permet d'essayer de penser les choses à partir de là.

Henry MOTTU: Ce qui me dérange, c'est l'impression que j'ai eue, peut-être à tort, que Didier a toujours tendance à présupposer comme connu l'Évangile, la Bonne Nouvelle, quelque chose qui pour moi n'est pas connu. La dernière phrase de cet article est pour moi un sujet d'inquiétude, de recherche, de quête, et non quelque chose que l'on serait en droit de présupposer: «L'exercice de la théologie est ce qui permet au pasteur de répondre pleinement à sa vocation: édifier l'Église par l'annonce de la Bonne Nouvelle de l'amour de Dieu en Jésus Christ». Bien sûr, mais pour moi, c'est toujours quelque chose que l'on doit chercher, ce n'est jamais quelque chose que l'on peut présupposer. J'ai toujours envie de demander à l'Église, à tous ces groupes chrétiens ou prétendus tels, et à moi-même: «Qu'est-ce que l'Évangile?»

Klauspeter BLASER: Nous faisons semblant de le savoir. Mais nous sommes une fois de plus renvoyés au point zéro – pourquoi la Bible, pourquoi l'Église, pourquoi la théologie? – sans pouvoir fournir des réponses tout à fait plausibles. On est donc là dans une impuissance et dans une situation qui complique encore la question.

#### LANGAGE ET IDENTITÉ PASTORALE

Lytta BASSET: Je voudrais encore ajouter quelque chose à propos du langage. Il me semble – Didier en parle aux pages 10 et 13 – qu'un langage intelligible pour moi n'est possible qu'à partir d'une identité qui a été explorée et assumée. J'ai entendu que le thème de l'identité vous

énervait; moi, je me demande si l'on ne devrait pas mettre beaucoup plus en relation le langage qu'on utilise et l'identité qu'on a. Il ne s'agit pas de trouver les mots que, magiquement, tout le monde comprendrait, mais de partir de cette phrase traditionnelle: «Ce qui se conçoit bien s'énonce clairement». Au fond la question, y compris pour les théologiens, est la suivante: «Qu'est-ce que j'ai à dire à partir du point de vue unique que j'ai, dans ma subjectivité propre, sur l'Être?» et admettre qu'à ce moment-là, mon langage va être révélateur de mon identité. Alors je parlerais au moins autant aujourd'hui de la pathologie de la théologie que de la crise du pastorat. Il me semble qu'il y a une urgence dans l'intelligibilité du langage théologique, d'autant plus que Didier insiste sur ce point quand il écrit (page 14) que «la théologie ne doit pas sombrer dans un intellectualisme proche de l'ésotérisme», ce qui est à mon point de vue, très souvent le cas, et qui nous est énormément reproché par nos contemporains.

Félix MOSER: Toujours sur cette question du langage, il faudrait aussi dire que changer les mots, c'est aussi changer le sens et que le langage renvoie à des représentations. Il semble que Didier nous apportera beaucoup s'il a le courage de penser sa thèse, qui est là en germe, dans une certaine radicalité. Je prends par exemple la notion de Toute-Puissance de Dieu. Je crois que beaucoup de gens comprennent aujourd'hui ce que les mots puissant ou tout-puissant signifient, mais c'est l'idée de Toute puissance *de Dieu* qui fait problème. J'ai un peu peur parfois qu'en prenant uniquement les choses par le bout du langage, on oublie que le langage est une représentation, et je crois que l'on retombe dans des questions que Bultmann avaient travaillées, notamment la question de la compréhension. La question de la compréhension vaudrait la peine d'être retravaillée, en fonction de la question du contexte, parce qu'un énoncé ne prend sens que par rapport à un contexte déterminé. Là aussi, il me semble que dans le travail de Didier, il ne s'agit pas de parler du monde, de la société, des contemporains en général, mais en fonction de quel contexte on fait une théologie. J'aimerais dire à Didier que pour moi, faire de la théologie est toujours un acte culturel et même mieux, un acte culturel en fonction d'un lieu déterminé: on ne fait pas tout à fait la même théologie au Locle qu'à Genève!

## FORMATION PASTORALE ET LIEUX DE LA THÉOLOGIE

Klauspeter BLASER: Je voudrais relever un autre point, qui ne figure pas dans l'article lui-même, mais dans son prolongement. Si l'on prend la thèse que défend Didier, et avec laquelle je suis en accord quant à l'essentiel, je me pose la question suivante: qu'est-ce que cela signifie pour la formation pastorale? Je suis d'avis que la formation pastorale doit être repensée, mais ce texte nous invite-t-il à faire de la théologie dans le cadre universitaire, pour passer à la pratique dans un second temps, ou imagine-t-il d'autres modèles pour faire de la théologie et pour répondre aux exigences pratiques que Didier formule? Voilà un vaste domaine de questions, qu'il faudra tôt au tard attaquer.

Henry MOTTU: Je trouve cette question de Klauspeter très importante: c'est une pierre dans notre jardin. C'est notre travail, notre responsabilité, à nous et aux facultés dans leur ensemble.

J'aimerais soulever un autre point, qui est peut être difficile à exprimer: j'ai été étonné du peu d'agressivité de Didier à l'égard de la théologie académique, mais de sa grande agressivité contre ses collègues, qui ne font pas assez de théologie. C'est exactement le contraire de ce que j'ai vécu dans ma génération: nous étions très agressifs contre les facultés de théologie, disant qu'on n'y faisait *que* de la théologie académique, et nous étions en cela très proches de nos collègues pasteurs. Il fallait former les pasteurs autrement, les universités étaient hors de l'histoire, bref, c'était Mai 68.

Ce qui m'interroge, c'est que Didier soit très peu critique à l'égard de la théologie – est-ce la théologie académique? Je trouve par ailleurs peu d'écho dans son article de sa collaboration à la revue *Lire et Dire*, qui représente proprement l'exercice pastoral de la théologie: il parle peu de cet aspect de l'exercice de la théologie, qui serait différent de la théologie académique. Son expérience de pasteur est peu présente dans ce qu'il écrit. Ce dialogue, parfois difficile, entre les pasteurs et les théologiens académiques me manque et je m'étonne de n'en point trouver trace.

Lytta BASSET: Je voudrais réagir sur cette question du souci pastoral. Je trouve que Didier caricature l'image du berger. À la page 7,

il parle d'un «repli sur un monde pastoral traditionnel: le bon berger paissant son troupeau». N'y a-t-il pas autre chose à faire qu'une caricature de cette image biblique, image que je trouve en filigrane dans les engagements de la consécration, en tout cas à Genève, où nous promettons d'être «rassembleurs de communauté»? Ne pourrait-on pas imaginer une redécouverte de cette image plutôt qu'un repli sur elle? Je pense qu'à notre époque, tout le monde se plaint de l'individualisme, à tous les niveaux, et que pour sortir de la caricature paternaliste et cléricale qu'induit peut-être l'image traditionnelle du berger, il faudrait retrouver le sens étymologique: le berger *poimên*, du grec *poimaino* «faire paître, conduire», est celui ou celle qui conduit au pâturage, dans le sens d'amener autrui à ce qui va l'aider à vivre, d'être concerné par les besoins vitaux d'autrui: besoins de foi, de compréhension, de savoir, tous les besoins qui rendent la vie possible. À ce moment-là, on retrouverait le souci pastoral, dans le sens de l'expression très parlante pour nos contemporains de «prendre soin de», à une époque où on nous a beaucoup inculqué qu'il fallait s'assumer. Le souci pastoral, c'est consentir à prendre soin des autres, non pas à la tête du troupeau, d'une manière hiérarchique, mais dans un sens de sollicitude, de service.

Félix MOSER: J'aimerais reprendre la question des lieux de la théologie. Où se fait la théologie aujourd'hui, et avec qui, ? Est-ce la préparation de la prédication qui est le lieu de la théologie, est-ce l'étude biblique avec des paroissiens, se pratique-t-elle dans les Centres d'Église, à l'Université, sur la pas de la porte, dans les visites? Il est important que l'on pense cette question jusqu'au bout.

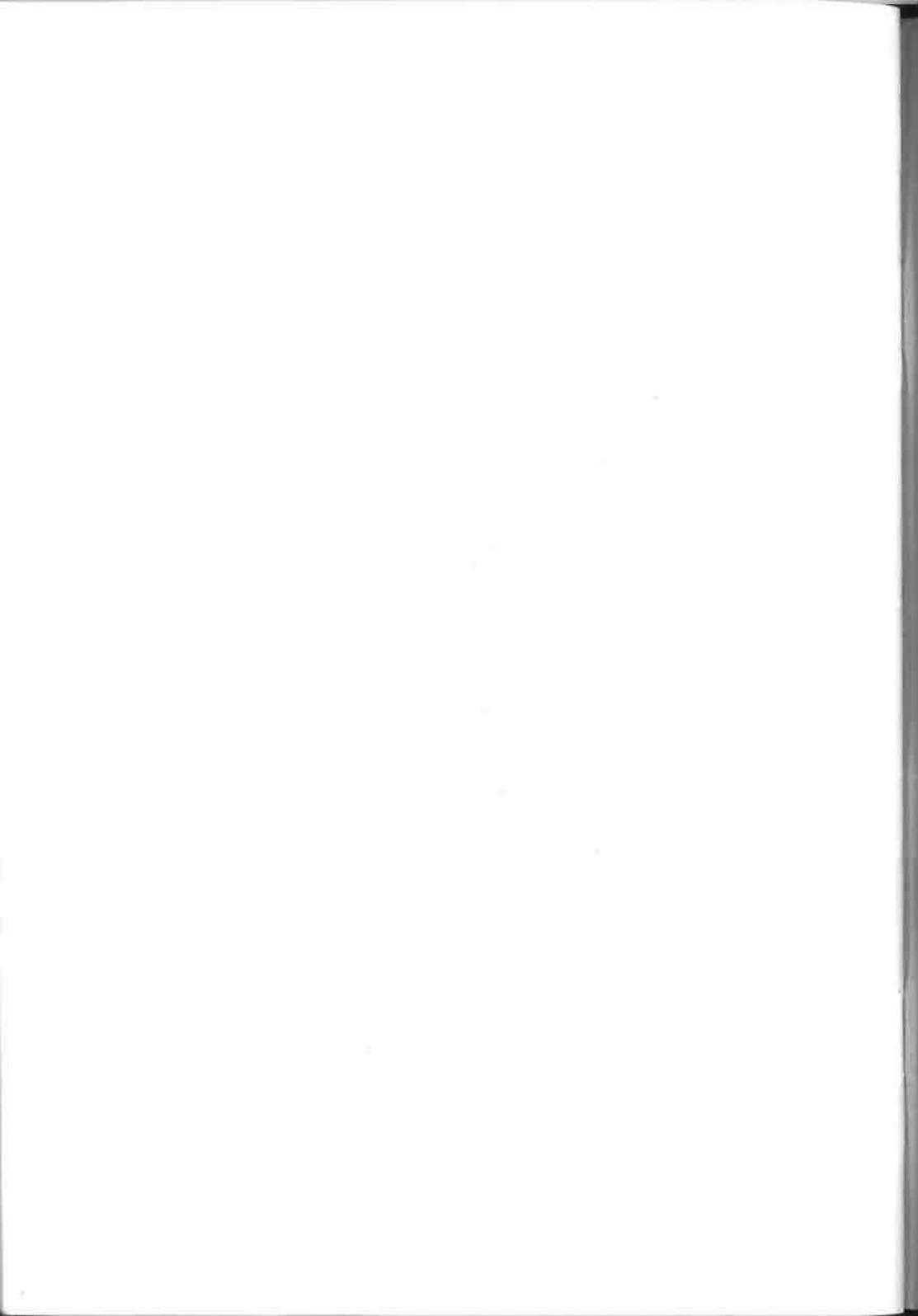
Je suis d'avis que la prédication reste un des lieux centraux de l'exercice de la théologie, notamment avec les distancés. C'est particulièrement vrai des prédications de services funèbres: il s'agit toujours d'un lieu où il y a une attente d'une parole qui donne sens. Le service funèbre reste un des seuls lieux où l'exercice de la théologie n'a pas à être légitimé, car il y a une attente réelle. C'est plus difficile pour les autres actes pastoraux.

Henry MOTTU: Trouves-tu que Didier ne s'est pas suffisamment prononcé sur cette question du lieu de l'exercice de la théologie?

Félix MOSER: Il présuppose la réponse plus qu'il ne la donne directement.

Klauspeter BLASER: Ce n'est pas toujours très clair, d'où mon intervention tout à l'heure concernant l'avenir de la formation pastorale. La théologie doit-elle être universitaire, ou envisage-t-il une théologie ad hoc, dans des groupes? J'ai plutôt l'impression que Didier pense à l'ensemble de la formation: faculté et stages de formation. Mais il faudrait qu'il le précise.

Pierre-Luigi DUBIED: Si j'ai quelques préventions à l'égard de la référence contemporaine à l'identité, c'est parce que c'est un de ces mots qui me paraissent devenir confus à force d'avoir été galvaudés; mais je maintiens que le concept d'identité a une grande importance, aussi négativement que positivement. On le voit bien dans les questions ethniques, ces retours de problèmes d'identité n'ont pas eu que des conséquences neutres. Pour ce qui est de l'identité pastorale, il me semble que l'article de Didier Halter est très solennel, très grave... il me manque un peu une idée que j'aimerais bien qu'on introduise dans la théologie que nous pratiquons, celle du service inutile. Je me demande si on ne pourrait pas désamorcer un certain nombre de solennités, de drames latents, en se disant qu'on se donne de la peine, qu'on essaye de faire de la théologie sérieusement, qu'on essaye d'être sans pitié pour les faiblesses de l'esprit humain lorsqu'on l'élabore; et cependant il conviendrait de savoir avant même de l'écrire et une fois qu'on l'a écrite, qu'il s'agit d'un exercice inutile par rapport à la foi qui, elle-même, est un don de Dieu. Cela nous ferait du bien à tous.



**Cahiers de l'IRP parus à ce jour (Les n° 1 à 6, 9 et 29 sont épuisés):**

- Cahier 7 :** Cure d'âme et supervision.  
**Cahier 8 :** Le système de nos croyances.  
**Cahier 10 :** Varia (Ancien Testament/Mariage/Théologie pratique allemande)  
**Cahier 11 :** Flashes sur le pastorat.  
**Cahier 12-13 :** La théologie protestante d'expression française : où en est-elle ?  
**Cahier 14 :** Formes et structures.  
**Cahier 15 :** Pasteur/Pasteure - Un profil professionnel.  
**Cahier 16 :** Ecclésiologie et architecture.  
**Cahier 17 :** Les cultes pour fatigués et chargés.  
**Cahier 18 :** Modèles homilétiques.  
**Cahier 19 :** Tissus social et lien ecclésial.  
**Cahier 20 :** Pédagogie et didactique du catéchisme.  
**Cahier 21 :** Le rêve.  
**Cahier 22 :** Musique et liturgie.  
**Cahier 23 :** Église et imaginaire.  
**Cahier 24 :** Perspectives américaines en théologie pratique.  
**Cahier 25 :** Homilétique, internet et vie quotidienne  
**Cahier 26-27 :** Crise financière, gratuité des services et rétribution des ministres  
**Cahier 28 :** L'homilétique d'Alexandre Vinet et la nôtre.  
**Cahier 30 :** Flashes théologiques d'outre-mer.  
**Cahier 31 :** Histoire et pratique des services funèbres.  
**Cahier 32 :** Théologie pratique et théologie pastorale.

**Supplément aux Cahiers de l'IRP**

**B. REYMOND / J.-L. ROJAS (éd.), « Comment enseigner l'homilétique ? »**

Textes et documents du Colloque de Lyon-Francheville sur les méthodes d'enseignements en homilétique, organisé par l'IRP du 15 au 18 mai 1996

FS.12.-, FF.50.-

Vous pouvez vous procurer des anciens numéros aux prix suivants :

1 numéro : FS.6.- FF.25.- 5 numéros : FS.20.- FF.80.-

La série des anciens Cahiers (*sans* les épuisés) :

FS.60.- FF.240.- (sous réserve)

Vous pouvez passer votre commande par lettre, fax ou courrier électronique à l'adresse suivante :

**Institut Romand de Pastorale**

**BFSH 2**

**CH-1015 Lausanne**

**Suisse**

**Fax : ++21 / 692 27 05**

**E-mail : Jean-Luc.Rojas@irp.unil.ch**

**(Ne payez rien d'avance, attendez la facture ! Merci !)**

***Pour s'abonner aux***

**Institut Romand de Pastorale**

# **Cahiers de l'IRP**

---

***s'adresser à :***

**Institut Romand de Pastorale  
BFSH 2  
CH - 1015 Lausanne  
Suisse**

**Tél. : 021/ 692 27 39**

**Fax : 021/ 692 27 05**

**E-mail : Jean-Luc.Rojas@irp.unil.ch**

---

***L'Institut Romand de Pastorale  
associe en un travail commun  
les responsables des disciplines  
recouvrant le champ  
de la Théologie Pratique  
dans les trois Facultés  
de Genève, Lausanne et Neuchâtel.***

---

**Prix de ce cahier : FS.6.- FF.25.-**

**Prix de l'abonnement**

**(3 numéros par année) : FS.15.- FF.60.-**

**Abonnement**

**de soutien : FS.50.- FF.200.-**

---

**ISSN : 1015-3063**